

Judy Quinn, *Hunter s'est laissé couler*, roman, l'Hexagone, coll. Fictions, 2012, 174 p.

Hélène Lépine

Number 140, February 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lépine, H. (2014). Review of [Judy Quinn, *Hunter s'est laissé couler*, roman, l'Hexagone, coll. Fictions, 2012, 174 p.] *Moebius*, (140), 163–166.

JUDY QUINN

Hunter s'est laissé couler, roman
l'Hexagone, coll. Fictions, 2012, 174 p.

Dans son ouvrage *Devant la douleur des autres*¹, Susan Sontag revient sur *Trois Guinées* de Virginia Woolf paru en 1938. Susan Sontag rappelle que l'auteure britannique y dénonce la guerre, la perpétuation de l'esprit guerrier, et y soutient l'idée que «la guerre est un jeu d'homme...», jeu pour lequel les femmes, selon elle, n'éprouvent aucune envie, aucune satisfaction. Dans *Hunter s'est laissé couler*, la guerre est l'affaire de très jeunes hommes qui y ont peut-être vu un jeu, mais surtout une occasion de plonger hors du cercle familial, par défi ou par dépit. Âgés d'à peine vingt ans en 1942, ils sont partis en guerre comme on saute dans la mer d'un bateau en flammes, pour reprendre une image du roman lui-même, avec l'espoir de s'en sortir ou l'indifférence quant à la possibilité de couler. Victor Souci et l'Anglais pensaient améliorer leur sort. Léopold Pagé, lui, s'est enrôlé pour imiter Hunter qu'il aime secrètement. Hunter, présumé-t-on, l'a fait parce qu'il n'avait rien à perdre, littéralement, et parce que Nanette ne tenait pas assez à lui. Quand Léopold annonce qu'il s'engagera, seul le regard horrifié de sa sœur Nanette traduit l'appréhension de la barbarie, «... un malheur est tombé, disaient ses yeux». En cela, elle est de la lignée des femmes qui abhorrent la guerre et qui maudissent le ciel ou le prient en pensant à leurs proches mêlés au combat. Ces jeunes hommes ont misé sur la guerre, mais celle-ci les a malmenés ou anéantis. Un jeu trop dangereux. Le roman se charge de nous faire entendre leurs voix pour le raconter.

Leurs voix, si surprenantes, si habilement introduites et justement modulées. Elles structurent le roman: une voix par section, quatre au total. Ces voix révèlent peu à peu les ramifications de l'histoire tout en livrant leur expérience et leur vision de la guerre. En passant d'une voix à une autre, le lecteur doit ajuster son écoute, ralentir un peu sa lecture pour parvenir à l'identifier et vite pouvoir assimiler, à la fois,

contenu et forme, car toutes les transitions réservent une surprise. La romancière a choisi pour chacun un médium différent et une façon de s'exprimer particulière, crédible, parce que liée à son caractère et à sa situation. Une grande partie de la force du roman réside en cette diversité des discours et en l'adéquation parfaite entre le locuteur et sa façon de s'exprimer.

C'est la petite-fille de Hunter qui commence le récit. On devine qu'elle cherchera à mieux connaître ce grand-père qui vient de mourir et s'est si peu livré. Cependant, la fiction amorcée est d'emblée remise en question : elle doute de la possibilité de percer le mystère de quiconque.

L'homme qui prend le relai du récit est prisonnier d'un réduit inconfortable sur un dragueur de mines, le *Cowichan*, secoué par une tempête féroce. Il écrit péniblement dans un cahier. Cet Anglais, amant occasionnel de Léopold, a choisi de désertier. Est-il aviateur ? Peut-être, pense-t-on à ce point. En tout cas, pris au piège sur ce navire tant que durera la périlleuse traversée vers l'Atlantique, il est hargneux, méfiant. Il dépend de ses gardiens. Il leur en veut et regrette son choix.

Lui succède la voix de Victor, l'ancien compagnon de Hunter dans la Marine, tellement loquace, « un moulin à paroles » écrivait l'Anglais. C'est lui qui autrefois avait dissimulé le déserteur et en avait imposé la présence secrète à son ami. Victor enregistre ses propos sur magnétophone pour la petite-fille de Hunter. Il revient sur la guerre qu'ils ont subie et leur vie après celle-ci. Il entremêle faits présents et passés, impressions et souvenirs, opinions et questions. Avec lui, leur histoire se précise même si la narration qu'il en fait avance à hue et à dia. Victor parle comme il est, avec naturel, son naturel d'homme « réaliste » qui s'est adapté aux circonstances et conditions données, au point de dissimuler son instruction, et cela, en cherchant à sauver sa peau.

La dernière partie combine la voix de Léopold qui écrit en imagination des fragments de lettres à Hunter, et celle d'un narrateur omniscient qui rapporte les pensées et les gestes du jeune mitrailleur-sansfiliste de l'Aviation, partenaire de l'Anglais, en permission sur le sol anglais, puis en mission de bombardement au-dessus de la Ruhr. Dans cette dernière section du livre, la romancière décrit avec art et grande subtilité le dédoublement tragique que vit le trop jeune sergent Pagé, né à Saint-Agapit, projeté au cœur de la nuit et du danger, à bord du *Wellington II*. « La nuit était loin de tirer à

sa fin, et le garçon murmurait au pied des régions impossibles de l'enfance, de la mémoire, tandis que l'homme n'avait plus que le présent à lui.»

Le seul qui ne prendra jamais la parole directement, c'est Hunter, celui qui «s'est laissé couler», ne s'est jamais mis à l'avant-scène, a laissé sa vie s'écouler sans la commenter, presque en l'endurant. Ce qu'on apprend de lui vient du discours des autres. Hunter l'Irlandais né à Québec, «l'abonné au malheur», «orphelin sans argent, sans éducation», convaincu «qu'on est tout seuls de toute façon». Ce qu'on retient de lui, ce sont les gestes traduisant la fidélité à soi, la droiture et un certain manque de mesure, tant dans les circonstances dramatiques qu'heureuses, qui fera dire à Victor que son ami est résolument «irréaliste».

Là où Judy Quinn mérite amplement le prix Robert-Cliche qui lui a été attribué, c'est dans la maîtrise de l'écriture et de la psychologie des personnages. Il faut beaucoup de savoir et d'intuition de même que d'imagination pour mettre dans la bouche de ces soldats les mots et le ton qui les traduisent. Il faut avoir appréhendé qui ils étaient au départ et ce à quoi ils ont pu être confrontés. Il faut se glisser dans l'esprit et le corps de ces hommes pour parvenir à dire l'intime. Il faut s'imprégner de leur souffle pour en faire sentir l'accélération ou la suspension quand le danger menace, puis l'hésitation lorsque l'attente rend la vie artificielle. Il faut aussi savoir jouer de registres variés pour exprimer leur colère ou leur déception. Outre cela, la rédaction de ce roman exigeait de s'instruire sur l'époque pour en faire un portrait juste, de connaître un lexique précis pour parler de leurs corps de métier dans l'armée. L'écrivaine a parfaitement rempli ces exigences.

Cette attention poussée aux mots s'inscrit dans la ligne des préoccupations de la poète qu'est également Judy Quinn. En relisant son dernier recueil, *Les damnés inflationnistes*², on retrouve cette proximité extrême entre la langue et le regard, la langue et le mouvement en soi ou hors de soi, si infime soit-il. On y retrouve aussi la même préoccupation devant ce qui usurpe l'avenir ou freine la vie. Cette sensation d'être face à un danger qui nous guette, cette impression que nous sommes «au fond très peu».

Par le biais de la fiction, Judy Quinn est allée beaucoup plus loin que Virginia Woolf dans la dénonciation de la guerre, de la barbarie, qui tue ou transforme à jamais les hommes. L'Anglais confesse que la guerre a fait de lui un chien. Victor Souci a vite compris l'essentiel : « Tu es un pion dans la main de ceux qui ont le pouvoir. » « Tout finit toujours par couler », conclut-il. Hunter, lui, n'a pas opposé de résistance à la mort, même après l'attaque aérienne. Il était allé vers elle. Elle l'a ignoré, lui a préféré Léopold qui tenait tant à la vie. Peu importe, la guerre a fait son œuvre. Elle a usurpé leur avenir.

Hélène Lépine

1. Sontag, Susan. *Devant la douleur des autres*, Christian Bourgois éditeur, 2003, 139 p.

2. Quinn, Judy. *Les damnés inflationnistes*, Éditions du Noroît, 2012, 66 p.